

LE SEL DE LA MER

Annemarie Jacir

Réalisatrice palestinienne, Annemarie Jacir travaille dans la production indépendante depuis 1994.

Elle a écrit, réalisé et produit plusieurs courts métrages dont

A Post Oslo History (1998), *The Satellite Shooters* (2001) et *Like Twenty Impossibles* (2003).

Elle travaille aussi en tant que chef-monteuse, cadreuse et enseigne le cinéma.

Le Sel de la mer est son premier long métrage. La cinéaste vit à Ramallah et écrit actuellement son prochain film *When I Saw You*.

2008 (sortie France : 3 septembre) - Palestine/France/ Suisse/Belgique - couleur - 1h49 - VO

film d'**Annemarie Jacir** (réalisation et scénario)

image : **Benoît Chamillard** - montage : **Michèle Hubinon** - premier assistant réalisateur : **Enas I. Muthaffar** - costumes : **Hamada Atallah** - musique : **Kamran Rastegar** - son : **Éric Vaucher** et **Peter Flamman** - production : **JBA Production** - producteurs : **Jacques Bidou** et **Marianne Dumoulin** - distributeur : **Pyramide Distribution**.

avec : **Suheir Hammad** (Soraya), **Saleh Bakri** (Emad), **Riyad Ideis** (Marwan), **Shelli Goral** (Irit), **Yahya Barakat** (Ziad), **Hisham Daraghmeh** (Fakri), **Um Hussen Al Malhi** (la mère d'Emad), **Jack Saadeh** (le directeur de la banque), **Martin Daltry** (le directeur régional), **Ismael Dabbag** (le caissier de la banque), **Walid Abdul Salam** (l'envoyé du gouvernement), **Avraham Shalom Levy** (le policier), **Jaber Abdul Kaoud** (l'employé de la station-service), **Iman Aoun** (la riche propriétaire)...

ENTRETIEN AVEC ANNEMARIE JACIR

Les deux personnages principaux semblent ne rien avoir en commun. L'un est né en Palestine et n'en est jamais parti, l'autre a grandi à Brooklyn. L'un rêve de quitter la Palestine et l'autre de s'y installer.

Soraya et Emad ont grandi dans des environnements et des contextes absolument différents. Toute sa vie, elle a rêvé, comme une réfugiée palestinienne, de la Palestine. Et lui, qui toute sa vie a connu l'occupation et la réalité de la Palestine, il veut en partir. Ils se retrouvent parce que, en Palestine, ils sont tous deux marginalisés. Ce sont des réfugiés, à l'intérieur et à l'extérieur. Ils sont marginalisés, non seulement d'un point de vue international mais dans le contexte palestinien, on les a mis de côté. En tant que communauté, en tant que réfugiés, leurs problèmes ont été oubliés.

Durant les dix premières minutes du film, on voit Soraya arriver en Palestine avec un passeport américain et elle subit, au contrôle, une forme de violence que l'on ressent très fortement. Là aussi, il y a peut-être un point commun avec Emad.

À l'aéroport, elle s'attend à être traitée comme tout le monde mais découvre qu'une fois ses origines palestiniennes mises à jour, elle se retrouve dans une position différente de celle des autres. Comme de nombreux Palestiniens, j'ai découvert aux frontières que j'étais Palestinienne.

Dans le film il y a ces deux personnages et aussi il y a la Cisjordanie – on ne voit pas Gaza bien entendu – et on voit Israël. Et c'est tout à fait différent. Il s'agit d'un petit pays, d'un petit endroit, vous pouvez vraiment, de Ramallah voir la mer, voir Tel-Aviv.

Mais Emad n'a jamais pu aller à la mer...

Il n'a pas le droit de quitter Ramallah. Je connais des gens de Ramallah qui jamais de leur vie n'ont eu l'autorisation d'aller à Jérusalem, qui se trouve pourtant à un quart d'heure en voiture. Deux Palestine, deux espaces différents. Ma famille est de Cisjordanie, toute mon expérience venait de là-bas et c'est seulement, je dirais lors de ces dix dernières années, que j'ai commencé à découvrir le reste de la Palestine historique, ce qui est aujourd'hui Israël. Tout à coup, tout s'ouvre, la pression disparaît. À la minute où vous quittez Ramallah, le monde entier s'ouvre. C'est ce sentiment que j'ai essayé de saisir.

Dans les années 1990, il y avait de l'espoir avec l'Autorité palestinienne. Désormais vous traversez une période beaucoup plus sombre.

C'est vrai, Soraya est encore pleine d'espoir lorsqu'elle arrive à Ramallah, lorsqu'elle voit le policier, le drapeau palestinien sur la place. Parce que c'est la première fois qu'elle vient à Ramallah. Je me souviens, dans les années 1990, la première fois que j'ai vu un homme descendant la rue avec son fils qui portait un drapeau palestinien... C'était tellement beau parce qu'auparavant ce drapeau était totalement interdit. Aujourd'hui tout cela s'est envolé.

Pouvez-vous expliquer la présence surréaliste de ce policier que nous voyons lorsque Soraya arrive à Ramallah ?

On pourrait penser que ce policier est un acteur. Mais non. Il est réellement policier à Ramallah et il ne fait pas un numéro spécial pour le film. C'est comme cela qu'il se comporte, chaque jour au beau milieu de la circulation. Et c'est surréaliste, en effet, dans un environnement aussi chaotique, il est en quelque sorte pour moi le symbole d'un système, d'une institution qui tente d'ordonner le chaos, ou d'en faire quelque chose.

Lorsqu'on lui refuse l'argent que ses grands-parents ont laissé dans une banque en 1948, Soraya décide alors de le voler. Soraya et Emad deviennent des criminels. Mais ils sont déjà criminalisés ! C'est illégal pour un Palestinien d'aller à Jérusalem, illégal de construire une maison, illégal de faire tant de choses... Des choses élémentaires. Alors eux, lorsqu'ils prennent les choses en main, ils choisissent de devenir des criminels. Y compris en passant illégalement en Israël.

ÉLÉMENTS POLITIQUES ET REPÈRES HISTORIQUES POUR MIEUX COMPRENDRE...

La Palestine historique, sous mandat britannique, a été partagée en deux États par les Nations Unies en novembre 1947. L'État d'Israël est né le 15 mai 1948, l'État palestinien n'a jamais vu le jour : la Cisjordanie et Jérusalem-Est ont été annexés par la Jordanie, Gaza est passée sous contrôle égyptien.

Durant la guerre de juin 1967, Israël a occupé la Cisjordanie, Gaza et Jérusalem-Est, cette dernière étant annexée à Jérusalem-Ouest et déclarée « capitale éternelle » d'Israël. L'Autorité palestinienne revendique un État palestinien en Cisjordanie et à Gaza, avec Jérusalem-Est comme capitale.

Ces trois entités sont considérées comme des « territoires occupés » par les Nations Unies. Aujourd'hui la majorité des Palestiniens vivent en exil et ont le statut de réfugiés (4,5 millions environ) — ils sont recensés comme tels par les Nations Unies et sont les habitants (ou leurs descendants) qui ont été chassés de leurs foyers lors de la guerre de 1948-1949.

Ils sont concentrés dans trois pays arabes, la Jordanie, le Liban et la Syrie. Une partie des réfugiés vit en Cisjordanie ou à Gaza.

On compte 1,2 million de Palestiniens vivant en Israël et ayant la citoyenneté israélienne. On compte environ 1,5 million de Palestiniens à Gaza (dont 1 million de réfugiés) et 2,5 en Cisjordanie (dont 700 000 réfugiés). L'immense majorité d'entre eux ne peut se rendre ni en Israël, ni à Jérusalem. On compte environ 150 000 Palestiniens à Jérusalem-Est dont la majorité a refusé de prendre la nationalité israélienne, mais qui dispose de cartes spéciales.

Source : dossier de presse

La seconde partie du film se déroule en Israël. D'un côté ils y sont clandestins parce qu'ils sont dans l'illégalité, de l'autre côté, ils semblent presque libres. Finalement ces deux pays sont-ils si différents l'un de l'autre ?

Pendant le tournage, beaucoup de gens me demandaient : « Je ne comprends pas : où est-ce qu'on est ? Où est-ce qu'ils sont dans le film ? ». Et d'une certaine manière, c'est tout l'intérêt. Ces frontières sont si arbitraires, et ces postes de contrôles, où sont-ils ? Il y en a 600 en Cisjordanie et ils ne séparent pas les Israéliens des Palestiniens, ils séparent les Palestiniens des Palestiniens. Le mur sépare des Palestiniens de Palestiniens. Alors oui, une fois en Israël, il n'y a plus de postes de contrôle, il n'y a plus de murs. Alors oui ils sont libres... tant qu'ils demeurent invisibles.

Lorsqu'elle est en Israël, Soraya retourne voir la maison de Jaffa que son grand-père a quittée en 1948. Et Emad retourne dans son village d'origine, Dawayma, dont il ne reste que des ruines.

Le village d'Emad, Dawayma, n'existe plus ; celui que nous avons filmé s'appelle Suba, il était seulement partiellement démoli. Il y a plus de cinq cents villages qui ont été complètement rasés en 1948-1950. Petit à petit, lors des repérages, je découvrais les restes de nombreux villages. Je crois que j'en ai retrouvé une cinquantaine et nous avons décidé de filmer à Suba. Mais le choc pour moi, c'est la relation que j'ai faite avec un documentaire que j'avais tourné dans des camps de réfugiés au Liban peu de temps auparavant. Beaucoup des réfugiés venaient d'un village du nom de Saffuriya, ils en parlaient sans cesse, de l'importance de la terre, alors qu'ils vivaient depuis trois-quatre générations dans ce camp de murs et de béton. Par hasard alors que je conduisais j'ai vu un panneau en anglais avec écrit : « Zapuri » et un ami m'a dit : « Ah, ça c'est l'ancien village de Safouri ». J'ai dit : « Mais je viens juste de rencontrer plein de gens qui viennent de là ! On y va » et c'était... C'était vraiment choquant de découvrir toute cette terre, et tout ce vide, un village vide, et ces gens que j'avais quittés en étaient si proches, à une heure et demie en voiture, et c'était impossible pour eux d'y aller.

À la fin du film, une simple phrase évoque ce qui s'est passé à Dawayma en 1948.

Je n'ai pas jugé nécessaire de parler de manière précise du massacre de Dawayma. C'est de là que vient Emad et il porte ce poids avec lui. La première fois que Soraya et lui se rencontrent, il dit qu'il est de Dawayma, elle comprend, ils n'en parlent pas mais elle sait ce que cela veut dire. Et une fois qu'ils sont dans le village, le seul « signe » peut-être de ce massacre, c'est lorsqu'ils décident d'élever ce mémorial. C'est un moment intime entre eux et je voulais qu'il demeure très personnel. Mais c'est vrai que Dawayma est l'un des plus grands massacres, mais aussi un des plus méconnus de 1948.

Pour en revenir à Soraya, en un sens elle n'a rien à faire en Palestine, si ce n'est un travail de mémoire. Avant même d'être un problème politique, le problème des réfugiés est un problème humanitaire, ces gens ont un rapport très fort à la terre, et surtout avec le fait qu'on n'ait jamais reconnu les massacres, le nettoyage ethnique, etc.

C'est tout à fait le cas pour Soraya. Elle est citoyenne américaine, elle n'a jamais vécu la réalité de la vie en Palestine. Mais elle a vécu la réalité de la majorité des Palestiniens, qui demeurent en dehors de la Palestine. Les Palestiniens sont partout dans le monde. Et puis il y a ce manque de reconnaissance de ce qui leur a été fait. D'où l'altercation avec Irit, l'artiste israélienne qui vit désormais dans la maison du grand-père de Soraya. Irit est gentille, ce n'est pas le problème. Beaucoup de gens pensent naïvement que le problème c'est que les Israéliens et les Palestiniens ne s'aiment pas et que cela dure depuis des siècles, comme si génétiquement on se détestait... Mais ça c'est une manière de ne pas affronter le vrai problème. Or ce qui manque à Soraya à ce moment-là du film, c'est qu'elle a précisément besoin d'une reconnaissance élémentaire qui n'a pas eu lieu.

Dans un de vos textes, vous dites que dans ce contexte politique, où personne ne voit de solution, le cinéma peut jouer un rôle ou dire quelque chose.

Le cinéma peut beaucoup en Palestine. De plein de manières. Il y a tant d'histoires, tant de choses. Nous avons été réduits à l'invisibilité toutes nos vies, peu de gens le savent, tant de choses ont été interdites, nos livres, nos voix ont été tués, dans les années 1970, 1980, nos écrivains, nos artistes ont été assassinés. Alors il y a ce silence imposé qui a duré et qui dure encore, et le cinéma est juste un moyen différent de s'exprimer. Chaque film palestinien qui se tourne est un miracle selon moi.

Dossier de presse

Quand Soraya, petite-fille de réfugiés palestiniens élevée à New York, découvre la terre de ses ancêtres, c'est un pèlerinage douloureux, magique, décisif. En 1948, l'État d'Israël s'est créé au prix de la « nakba », la catastrophe en arabe : le déplacement de centaines de milliers d'arabes, dont les familles des deux comédiens, Suheir Hammad et Saleh Bakri. Ainsi se confondent-ils avec leurs personnages qui ont eux aussi reçu la colère en héritage et vont partir à la conquête de cette terre volée, de ces ruines interdites. Et de l'illusion d'une liberté.

À la manière d'un documentaire, les meilleures scènes prennent le temps de montrer des situations qu'on devine réalistes et quotidiennes : l'arrivée de Soraya à l'aéroport, la fouille, les questions, le soupçon, l'humiliation. La séquence dure plus de cinq minutes, elle ouvre le film et donne le ton. De même la visite surréaliste à la banque, où elle veut récupérer les économies de son grand-père : datant d'avant 1948, le compte n'existe plus... et l'argent non plus. À l'inverse, les grandes conversations philosophiques manquent de crédibilité et parfois de justesse. Emad, prisonnier de Ramallah depuis dix-sept ans, dont le seul rêve est de pouvoir partir, et Soraya l'exilée, l'Américaine, pour qui vivre en Palestine semble le seul moyen d'apaiser sa colère, incarnent les deux visages d'une Palestine qui emploie le cinéma pour mieux plaider sa cause.

Juliette Benabent - Télérama